

« ...Après un bref déjeuner, nous partîmes vers midi de Spa dans cinq autos. J'emmenais un interprète, le capitaine von Helldorff et un sténographe, le D' Blauert. Ce voyage fut lent, à cause des masses de troupes allemandes qui refluaient. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes, vers six heures, à Chimay, où le général allemand me fit dire que je ne pouvais continuer ce soir ma route.../... J'insistai pour continuer mon voyage, et j'y parvins après une conversation téléphonique avec l'État-Major allemand le plus proche, qui était à Trelon. J'y arrivai vers sept heures et demie. Le général qui commandait cet état-major m'informa que tous les préparatifs avaient eu lieu pour le passage du front. Un détachement de pionniers avait débarrassé le chemin de toutes les mines. Après un court arrêt, nous continuâmes, beaucoup plus vite parce que les routes n'étaient plus si encombrées.

A neuf heures vingt, nous passâmes le front allemand. J'avais emmené avec moi un trompette. Un homme de chez moi, un Souabe, me donna le dernier adieu. Il me demanda, étonné : « Où allez-vous ? » Je répondis : « Nous allons conclure l'armistice ». Ce bon Souabe me répondit : « Ah ! Vous allez faire cela à vous deux ! »

A partir des lignes allemandes, les autos avancèrent très lentement. Le feu avait cessé des deux côtés depuis quelques heures. Un grand drapeau blanc fut hissé sur la première auto. Le trompette faisait entendre constamment de brefs appels. A environ 150 mètres du front allemand apparurent les premiers soldats français.

Deux officiers nous conduisirent fort poliment dans la localité voisine, La Capelle. Quand j'arrivai, la première question des nombreux soldats qui m'entourèrent fut "Finie la guerre ?" Notre auto fut accueillie avec des applaudissements, signe de la joie que causait la fin de la guerre. On entendit plusieurs cris de : Vive la France !

Soldats et civils se montrèrent d'ailleurs calmes et réservés. Plusieurs d'entre eux s'approchèrent de mon auto. L'un me demanda : « Quelle nation ? » les autres me demandèrent des cigarettes. Comme je ne fumais pas, je ne pus répondre à ce désir. Les rues portaient encore des indications en allemand. On lisait en grosses lettres sur un imposant monument « Kaiserliche Kreis-Kommandantur ». Le drapeau tricolore flottait au-dessus. La petite ville était pavoisée. Les Français n'y étaient entrés que dans l'après-midi même. On me mena à la petite villa Francport, au bout de la ville. J'y trouvai les trois parlementaires allemands qui avaient annoncé notre passage. On interrompit les hostilités jusqu'à minuit.

Les autos militaires allemandes dans lesquelles nous avions voyagé restèrent à nous attendre à La Capelle. On mit à notre disposition des autos françaises. Chaque plénipotentiaire allemand eut la sienne. Dans chacune d'elles prit place un officier français.../... Notre voyage se poursuivit à une lente allure. L'officier qui m'accompagnait, un prince de Bourbon, ne put me dire où nous allions. Mais il m'informa que nous avions encore 50 kilomètres à faire.../... Pas plus que lors de notre passage du front français, on ne nous banda les yeux.

Nous passâmes par Guise, où les destructions étaient nombreuses. Les ponts avaient été fortement endommagés. Nous atteignîmes Saint-Quentin, où nous arrivâmes vers une heure du matin, près d'une ferme qui avait été fort éprouvée par le bombardement. Un état-major français y était installé. Un souper était préparé.

Deux généraux français, dont le général Debeney, nous dirent que le maréchal Foch était prêt à nous recevoir. L'attitude de ces officiers fut extrêmement froide. Le général Debeney nous fit remarquer (c'était une pointe à notre adresse) que notre souper était également celui de tous les généraux et de tous les soldats de l'armée française (soupe, viande salée et petits pois).

Après une heure d'arrêt, nous continuâmes notre voyage par Chaulny, qui était complètement détruit. Plus une maison n'était debout. C'était une suite de ruines. Sous la lune, des pans de murs prenaient des allures spectrales. Pas un être vivant à la ronde. A quatre heures du matin, nous arrivâmes à la gare de Tergnier, bâtiment complètement détruit. Enjambant des ruines, nous parvînmes au train spécial, où on nous servit du cognac français... »